

dité (1). L'année 1846 en a été un malheureux exemple, puisque dans ces communes on a perdu plus de la moitié de la récolte.

Si l'on se pénétre bien de la nature des sols qui nous occupent, on les verra légers et très-poreux, conservant peu l'humidité, peu profonds en terre végétale, et pauvres en principes nutritifs. Ce n'est que par des rechaussages successifs que l'on peut arriver à obtenir une production très-satisfaisante; le mode de buttage usité jusqu'à présent ne pouvait que lui être défavorable, car on comprendra très-facilement que des plantes, exposées dans un sol brûlant, à l'ardeur des rayons solaires, ont besoin plus que d'autres d'avoir leurs racines protégées, et qu'il n'en était pas ainsi, puisque, par l'ancien procédé, on laissait à découvert les racines qui, en dépérissant, faisaient diminuer la production et empêchaient la plante d'arriver à un parfait développement. Je ne m'appesantirai pas sur les causes dépréciatrices de ce mode vicieux qui doit se trouver combattu par les principes d'une bonne physiologie et par le simple bon sens de l'intérêt.

Le mode de buttage ou rechaussage que j'ai indiqué est, je le répète, indispensable dans ces sortes de sols, car il aura l'avantage de faire produire en plus grande quantité, en procurant aux racines des plantes une plus abondante nourriture.

Ce genre de rechaussage se fera dans ces sortes de terres à beaucoup moins de frais que dans les terres fortes; aussi, en reconnaissant l'évidence des faits que j'avance, on aura un grand avantage à suivre mon procédé qui assurera toujours par son exécution de plus grands avantages.

### CHAPITRE VIII.

#### De la détérioration des Pommes de Terre.

Je n'ai pas la prétention d'entrer dans des détails sur la détérioration de la Pom-

(1) Il est convenable de n'employer dans ces sortes de sols que du fumier bien consommé. Le fumier de vache serait préférable, il entretient dans la terre une humidité fertilisante.

me de Terre, autres que ceux que la pratique et l'expérience m'ont fait observer dans les divers sols où je l'ai vu cultivée. Je renvoie pour plus de détails aux ouvrages qui traitent spécialement l'objet qui nous occupe (1).

L'année qui vient de s'écouler, 1846, a été moins malheureuse pour la récolte des Pommes de Terre, que celle précédente, où plus de la moitié et même les deux tiers ont été attaquées.

Je vais, à l'appui de mon opinion, citer plusieurs cas qui m'ont paru assez concluants pour qu'ils trouvent place ici.

Deux sols de différentes natures, l'un légèrement caillouteux, l'autre argileux et compact: dans ce dernier, l'humidité se conserve longtemps; en 1845, la détérioration des tubercules y eut lieu comme partout.

En 1846, la plantation des tubercules y fut faite avec des soins tout particuliers; aucun tubercule présentant la plus légère trace d'altération ne fut planté; il en est résulté que les produits sortis de ces tubercules sains n'ont présenté aucun symptôme de la maladie de 1845. Dans le premier sol, la plantation a été faite, après ce que j'en avais recommandé, de retourner la terre à plusieurs reprises pendant l'hiver; cette terre avait été fumée pour la récolte précédente. Dans le second, après avoir subi un labour d'automne avec des engrais neufs, c'est-à-dire avec du fumier sortant d'écurie, un labour à la bêche y fut donné grossièrement, la terre ne fut seulement que retournée, ainsi que je l'indiquai au Chapitre III. En mars, on transporta, sur ce terrain, du sable de route, qui avait été ramassé l'été précédent, que l'on étendit environ de deux centimètres d'épaisseur.

On procéda ensuite à un second labour qui fut fait comme le premier. Vers le 15 mars, on fit un troisième labour pour recevoir des Pommes de Terre précoces, et vers le 15 mai suivant, le restant du terrain fut planté en Pommes de Terre tardives.

L'un et l'autre de ces sols sont bien aérés; aucun ombrage n'empêche l'air d'y circuler librement; les opérations précitées que

(1) Sur la maladie des Pommes de Terre, par Deccaise, 1 vol. in-8o., et autres Ouvrages.